
Derrière le discours de l'amitié franco-allemande, quelle réalité?

Claire Demesmay

Octobre 2004

Comité d'études des relations franco-allemandes (Cerfa)



L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901). Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Comité d'études des relations franco-allemandes
©Ifri, 2004 - www.ifri.org

Institut français des relations internationales
27 rue de la Procession - 75740 Paris Cedex 15 - France
Tél. : 33 (0)1 40 61 60 00 - Fax: 33 (0)1 40 61 60 60

Derrière le discours de l'amitié franco-allemande, quelle réalité ?

« Toutes les batailles à venir revêtiront un aspect profondément culturel. Nos deux pays, du fait de leurs échanges étroits, en sont en quelque sorte le laboratoire. C'est pourquoi une connaissance approfondie des raisons de nos malentendus [...] est un enjeu décisif. »

J. Leenhardt et R. Picht (dir.), *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, Arles, Actes Sud, 1997.

La présence du chancelier Schröder à la célébration du 60^e anniversaire du Débarquement a une nouvelle fois montré que Français et Allemands ont désormais laissé derrière eux leur passé conflictuel – même si ce souvenir est loin d'avoir disparu –, et se trouvent dans une phase de « post-réconciliation¹ ». Au rejet et à la haine que les deux peuples ont longtemps entretenus l'un envers l'autre a succédé une proximité inégalée – qui ne va d'ailleurs pas sans irriter certains partenaires tiers, comme on l'a vu peu avant l'intervention de l'armée américaine en Irak. Non seulement la France et l'Allemagne coopèrent étroitement au niveau économique, politique et culturel, et constituent toujours un moteur de l'intégration européenne, mais le principe de la coopération franco-allemande fait l'objet, dans les deux pays, d'un large consensus, à la fois parmi les responsables politiques et parmi les citoyens, transcendant les clivages des partis, des catégories sociales et des générations.

Néanmoins, malgré la grande qualité des relations et la volonté de se concerter et d'agir ensemble qui unissent les deux pays depuis des décennies, on peut se demander si Français et Allemands sont aujourd'hui « liés par une communauté de destin² », comme l'affirment le chancelier allemand et le président français dans la déclaration commune rédigée à l'occasion du 40^e anniversaire du traité de l'Élysée, voire s'ils parviennent réellement à se comprendre. À vrai dire, il n'est pas certain que l'acquiescement généralisé à la coopération franco-allemande renvoie à un sentiment d'appartenance mutuelle, en particulier chez les citoyens. Comme le note Jutta Limbach, présidente de l'Institut Goethe : « Nos citoyens voyagent dans chacun des deux pays, mais les relations entre nos deux peuples laissent encore à désirer³. » Dans ce contexte, l'objectif est ici de mieux cerner la réalité à laquelle correspond, parmi les populations française et allemande, le discours officiel de l'amitié⁴.

Claire Demesmay est chercheur au Cerfa de l'Ifri. L'auteur tient à remercier Patrick Le Bihan et Emmanuelle Saunier, assistants de recherche au Cerfa, pour le travail de documentation qu'ils ont réalisé.

¹ L'expression est empruntée à Hubert Védrine.

² J. Chirac et G. Schröder, « L'amitié franco-allemande au service d'une responsabilité commune pour l'Europe », déclaration commune franco-allemande à l'occasion du 40^e anniversaire du traité de l'Élysée, Paris, 22 janvier 2003.

³ J. Limbach, « Français-Allemands, un ménage sans curiosité, c'est ennuyeux », *Le Monde*, 22 janvier 2004.

⁴ Pour évaluer la perception que Français et Allemands ont les uns des autres, nous nous appuyons notamment sur des enquêtes d'opinion menées sur la question. Il convient certes de rester prudent face à ce type d'outil. La formulation des questions est en effet importante et a une influence non négligeable sur le résultat de l'enquête.

Ils s'aiment, un peu, beaucoup...

Au niveau tant collectif qu'individuel, peu de peuples entretiennent autant de contacts bilatéraux que Français et Allemands. Le « franco-allemand » représente en effet un dense réseau de partenariats, qui repose sur une multitude d'associations allant de la chorale au cercle d'affaires, en passant par les 2 000 jumelages entre villes ou villages des deux pays. Depuis la création d'Arte, en 1991, il dispose même de sa propre chaîne de télévision. Les jeunes sont les premiers concernés par les rencontres binationales, dans la mesure où c'est sur eux qu'a toujours misé la politique de rapprochement entre la France et l'Allemagne. Ainsi, afin de sensibiliser les futurs citoyens à la culture du voisin, les pères du traité de l'Élysée ont décidé de systématiser entre eux les échanges, qui étaient jusqu'alors le fruit d'initiatives personnelles, et ont créé à cette fin l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj). En 40 ans, l'Ofaj a permis à plus de 7 millions d'élèves et d'étudiants de séjourner dans le pays voisin. Avec l'institutionnalisation de la coopération universitaire entre la France et l'Allemagne et la création de l'Université franco-allemande en 1999, cet effort s'est prolongé : en dehors des séjours Erasmus, près de 5 000 étudiants participent actuellement à la centaine de « cursus intégrés » existant au niveau franco-allemand et préparent une formation binationale débouchant sur un diplôme français et allemand⁵.

Au-delà de l'expérience culturelle et linguistique, voire – dans certains cas – de la double socialisation qu'ils acquièrent, les jeunes qui participent à de tels échanges font connaissance avec l'autre, vivent une expérience humaine qui est à l'origine de bien des amitiés ou relations amoureuses. Ainsi, bien qu'il soit difficile de l'évaluer, on peut supposer que le nombre de couples franco-allemands est l'un des plus élevés parmi les couples binationaux en Europe. C'est en tout cas ce que l'on peut déduire de la forte présence de ressortissants français en Allemagne (environ 110 000 dont 12 000 dans la seule ville de Munich) et allemands en France (environ 150 000)⁶, ainsi que du nombre de litiges liés à des enlèvements d'enfants de couples franco-allemands séparés (d'après l'association SOS Enlèvements internationaux d'enfants, environ 2 000 d'entre eux étaient, en 2000, retenus

De plus, il n'existe pas de grille de questions fixes et posées de façon régulière, permettant de mesurer l'évolution de l'opinion concernant la perception du voisin et des relations franco-allemandes. S'ils ne sont donc pas porteurs d'une vérité absolue, les résultats de telles enquêtes sont cependant révélateurs de la structure de l'opinion sur la question.

⁵ Voir le site de l'Université franco-allemande, <www.dfh-ufa.org>.

⁶ Source : Maison des Français de l'étranger et service consulaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

outré-Rhin au mépris du droit international⁷). Le fait que le dossier de l'exercice de l'autorité parentale ait été à l'ordre du jour de différents sommets franco-allemands, tout en étant traité par une commission parlementaire franco-allemande pendant plusieurs années, montre certes l'importance du problème, mais aussi, et paradoxalement, la fréquence et la qualité des échanges personnels entre citoyens français et allemands.

Dans ces conditions, il semble logique que les citoyens des deux pays aient les uns des autres une image globalement positive. Si l'on en croit les enquêtes du German Marshall Fund, qui chaque année évalue, auprès de la population de 11 pays occidentaux, l'évolution de quelques grandes tendances, les anciens ennemis héréditaires se regardent aujourd'hui avec bienveillance. Sur une échelle de 0 à 100, allant de l'antipathie à la sympathie la plus grande, les Français interrogés en 2004 attribuent en effet 70 points à l'Allemagne ; et les Allemands, 74 points à la France. Si ces résultats n'atteignent pas tout à fait les scores que les deux peuples s'attribuent à eux-mêmes, ils n'en sont pas très loin – on observe un écart de 8 points pour les Français et de 6 pour les Allemands. En outre, ils sont les plus élevés parmi les quelque 150 réponses apportées à cette question, d'ailleurs en progression constante sur les trois années sur lesquelles porte l'étude⁸ (tableau 1). Du côté allemand, ces résultats semblent confirmés par une autre enquête menée en 2003 : à la question de savoir quel pays leur est le plus sympathique, les Allemands interrogés ont cité la France directement après les deux pays germanophones que sont la Suisse et l'Autriche ; 62 % d'entre eux estimaient alors que l'Allemagne pouvait compter sur la France lorsque cela s'avérait nécessaire⁹.

Tableau 1 : Sympathie ressentie par Français et Allemands envers différents pays (2004)

	Allemagne	France	États-Unis	Russie	Israël	Peuple palestinien	Turquie	Chine
Allemands	80	74	55	54	41	41	52	52
2003	82	71	56	55	43	40	52	49
2002	84	59	63	44	32			
Français	70	78	51	49	42	44	44	51
2003	67	71	50	51	43	45	44	51
2002	62	59	60	47	43			

Source : German Marshall Fund.

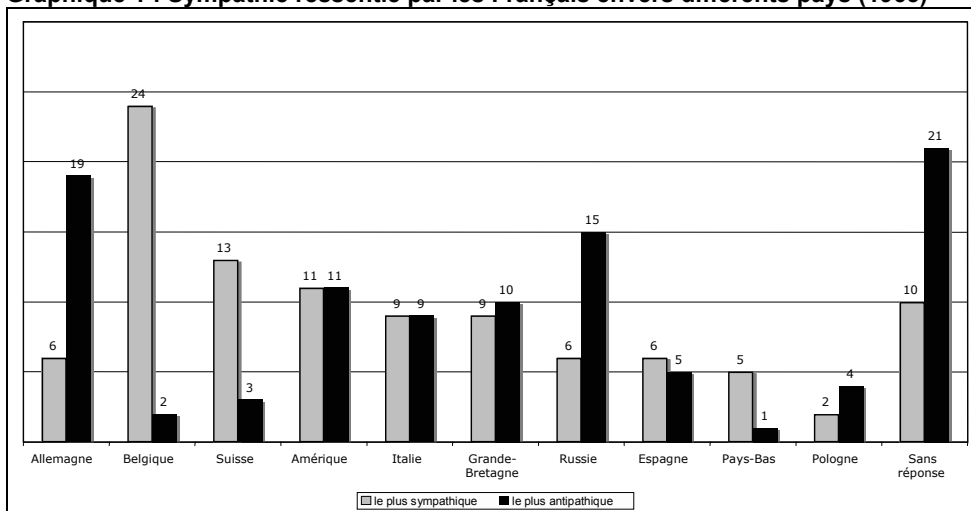
⁷ A. Grellier, « L'imbroglio franco-allemand », *L'Express*, 8 juin 2000.

⁸ German Marshall Fund, *Transatlantic Trends 2004 – Topline Data*, p. 22. Enquêtes réalisées par EOS Gallup Europe du 6 au 26 juin 2004 auprès d'un échantillon de 1 006 personnes en France et de 1 001 personnes en Allemagne (18 ans et plus).

⁹ E. Noelle, « Ein Gefühl echter Freundschaft. Die Deutschen haben großes Vertrauen zu Frankreich », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, n° 111, 14 mai 2003, p. 5.

Cela est d'autant plus remarquable qu'il est loin d'en avoir toujours été ainsi. Ce résultat est le fruit d'une évolution progressive, s'étendant sur plus d'un demi-siècle. Reflétant une image inversée par rapport à la situation contemporaine, un sondage de 1965 donne une idée du chemin parcouru. À l'époque, 20 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Français interrogés jugeaient sévèrement leurs voisins d'outre-Rhin : seuls 6 % d'entre eux considéraient l'Allemagne comme la nation la plus sympathique parmi les 10 citées, alors que 19 % estimaient qu'elle était la plus antipathique – il s'agissait là du résultat le plus élevé¹⁰ (graphique 1). Sans surprise, le niveau de confiance des Français envers les Allemands n'a cessé d'augmenter depuis. Ainsi, ceux qui disent faire confiance à leurs voisins sont 59 % en 1976, 68 % en 1996 et 84 % en 2004¹¹. Si les Allemands ne sont pas les seuls à obtenir un aussi bon résultat global auprès de leurs voisins d'outre-Rhin – les Espagnols les devançant très légèrement –, ils demeurent en revanche au tout premier rang des peuples qui inspirent « grande confiance » aux Français (28 % contre 23 % pour les Espagnols).

Graphique 1 : Sympathie ressentie par les Français envers différents pays (1965)



De même, Français et Allemands approuvent majoritairement le principe de la coopération franco-allemande. Ainsi, lorsqu'à l'occasion du 40^e anniversaire du traité de l'Élysée, on a demandé à certains d'entre eux de nommer le pays avec lequel la France/l'Allemagne devrait entretenir, dans les années à venir, des relations privilégiées au sein de l'Union

¹⁰ Sondage « Das Deutschlandbild der Franzosen », cité par M. Koch, *Das Deutschlandbild im Ausland*, Bad Godesberg, Kessler, 1968, p. 42. Enquête réalisée en 1965 auprès d'un échantillon de 2 082 personnes.

¹¹ Sondage BVA/ICM/*Libération*, « Les Français et les Britanniques, regards croisés ». Enquêtes réalisées du 19 au 20 mars 2004 auprès d'un échantillon de 811 personnes en France, de 1 005 personnes en Grande-Bretagne (18 ans et plus).

européenne, la réponse a été explicite : 57 % des Français interrogés ont spontanément évoqué l'Allemagne, alors que 58 % des Allemands ont mentionné la France – à titre de comparaison, le Royaume-Uni, qui arrive en deuxième position en France comme en Allemagne, n'a été cité que par 8 % des Français et 6 % des Allemands¹². Il est vrai que les Français sont assez nombreux à ne pas s'être prononcés sur la question (28 % contre 11 % des Allemands), ce qui laisserait notamment supposer qu'ils attachent moins d'importance que leurs voisins à une coopération privilégiée des deux pays. Néanmoins, la relation franco-allemande semble appréciée sur les deux rives du Rhin, puisque 86 % des Français et 89 % des Allemands interrogés citent au moins un qualificatif positif pour la décrire (tableau 2).

Tableau 2 : Les qualificatifs qui expriment le mieux les relations franco-allemandes (en %)

	Français	Allemands
Partenariat	57	52
Confiance	35	22
Amitié	34	48
Solidarité	27	31
S/T au moins un qualificatif positif	86	89
Méfiance	17	18
Rivalité	7	7
Rancune	6	2
Incompréhension	5	4
S/T au moins un qualificatif négatif	26	26
Indifférence	5	5
Ne se prononce pas	3	1

Source : Ipsos/Le Figaro.

Bien qu'en termes quantitatifs, le plébiscite soit comparable des deux côtés du Rhin, il semble que Français et Allemands n'attribuent pas tout à fait la même fonction à la coopération entre leurs deux pays. Certes, ils la perçoivent dans les mêmes proportions (un tiers environ) comme une façon de faire contrepoids aux États-Unis. Mais, alors que les Français semblent surtout accorder de l'importance à l'équilibre entre le nord et le sud de l'Europe, les Allemands insistent quant à eux sur l'avenir pacifique de l'Union (tableau 3)¹³. Avec toute la prudence que requiert la lecture d'une telle enquête, on peut notamment en déduire que, pour les premiers, la relation franco-allemande représente surtout une manière de faire entendre la voix de leur pays et d'influencer la construction européenne – cela semble d'ailleurs confirmé par le fait que 59 % d'entre eux attendent des eurodéputés français qu'ils défendent avant tout les intérêts de la France en Europe, plutôt que les

¹² Sondage Ipsos/Le Figaro, « Les relations franco-allemandes 40 ans après la signature du traité de l'Élysée ». Enquêtes réalisées les 10 et 11 janvier 2004 auprès d'un échantillon de 959 personnes en France et du 8 au 14 janvier 2004 de 941 personnes en Allemagne (18 ans et plus).

¹³ *Id.*

intérêts européens¹⁴. Pour les seconds en revanche, c'est la volonté de tirer les leçons du passé meurtrier de l'Europe et d'institutionnaliser la réconciliation entre anciens ennemis héréditaires qui paraît déterminante. De ce point de vue, le fait que les Allemands soient sensiblement plus nombreux que les Français à parler d'« amitié » à propos de leurs relations n'est certainement pas anodin (tableau 2).

Tableau 3 : L'utilité principale des relations franco-allemandes (en %)

	Français	Allemands
Assurer l'équilibre, au sein de l'Union européenne, entre les pays du nord et du sud de l'Europe	37	21
Faire efficacement contrepoids aux États-Unis sur le plan économique et diplomatique	33	32
Prévenir des conflits et garantir la paix en Europe	22	45
Ne se prononce pas	8	2

Source : Ipsos/Le Figaro.

Regards croisés, perceptions asymétriques

De même que Français et Allemands ne semblent pas vraiment partager une même conception de la coopération entre les deux pays, ils ont les uns des autres des perceptions bien différentes, d'ailleurs marquées par un certain nombre de stéréotypes. Du côté allemand, on retient essentiellement une image idyllique de la France. Celle-ci évoque le savoir-vivre, l'art de la table, la peinture, le cinéma et la mode. Ainsi, la majorité des Allemands interrogés en 2000 estimaient que la France est « un pays avec des gens particulièrement créatifs » (86 %), qui savent profiter de la vie (97 %), soignent leurs traditions (93 %), sont cordiaux (81 %) et vifs d'esprit (80 %). Les Allemands sont certes nombreux à juger leurs voisins nationalistes (80 %), mais, dans la mesure où la majorité d'entre eux les trouvent également ouverts au monde (72 %) et tolérants (67 %), il est probable qu'ils confèrent à ce terme une connotation plutôt positive¹⁵. L'image que les jeunes Allemands ont de la France semble, plus encore que celle de leurs aînés, tout droit sortie d'une carte postale pour touristes. En effet, c'est en premier lieu la cuisine (50 %), puis Paris

¹⁴ Sondage Sofres/Fondation Robert Schuman, « Les Français et l'Europe ». Enquête réalisée du 28 au 30 avril 2004 auprès d'un échantillon national de 1 000 personnes représentatif de l'ensemble de la population (18 ans et plus).

¹⁵ Sondage EMNID/Die Zeit/Phoenix/ambassade de France, « Was die Deutschen von Frankreich und den Franzosen halten ». Enquête réalisée du 25 mai au 9 juin 2000 auprès d'un échantillon national de 1 000 personnes représentatif de l'ensemble de la population (14 ans et plus).

(26 %), la tour Eiffel (26 %) et le vin (25 %) ¹⁶, qu'ils associent spontanément aux Français (graphique 2). Bref, de façon quelque peu caricaturale, une grande partie des Allemands voient la France comme une « belle voisine ¹⁷ », certes légèrement chauvine et désorganisée, mais tellement agréable à vivre !

Graphique 2 : L'image des Français chez les jeunes Allemands



Source : Sofres-EMNID/Ofaj.

L'Allemagne, au contraire, véhicule en général une image plutôt terne, ennuyeuse. Comme le remarquait il y a quelques années le correspondant de *The Economist* à Berlin, elle « ne fait vibrer personne. Même réunifiée, elle se refuse à pétiller ¹⁸ ». Si la capitale allemande, qui attire de plus en plus de visiteurs et de résidents français, est généralement perçue comme une ville dynamique et parvient à faire rêver, elle demeure une exception et n'est pas, en cela du moins, représentative de l'Allemagne dans son ensemble. Le fait que 1 million de Français seulement visitent chaque année l'Allemagne, contre 13 millions d'Allemands pour la France, est sur ce point révélateur. Malgré les nombreuses rencontres entre écoliers ou étudiants des deux pays, ce manque d'enthousiasme pour l'Allemagne semble aussi être le fait des jeunes Français. Ainsi, à la question de savoir ce qui leur vient à l'esprit lorsqu'ils pensent aux Allemands, plus de la moitié des jeunes interrogés n'apportent pas de réponse ; en outre, 18 % d'entre eux citent spontanément le pays, le peuple ou les Allemands, ce qui ne renvoie pas à une idée beaucoup plus précise de l'Allemagne – il s'agit là de la première

¹⁶ Sondage Sofres-EMNID/Ofaj, « France-Allemagne : regards croisés des jeunes ». Enquête réalisée du 25 novembre au 7 décembre 2002 (Allemagne) et du 21 novembre au 5 décembre 2002 (France) auprès d'un échantillon de 500 et 511 personnes (15 à 30 ans).

¹⁷ Tel était le grand titre choisi par *Die Zeit* le 22 janvier 2003. Sur la façon (globalement très positive) dont les journaux allemands ont traité le 40^e anniversaire du traité de l'Élysée, voir Ph. Mischkowsky, « Les Français vus par la presse allemande », *Le Monde*, 23 janvier 2003.

¹⁸ D. Lawday, « Berlin, capitale », *Esprit*, n° 121, mai 1996, p. 66.

réponse apportée à la question¹⁹ (graphique 3). On peut assez aisément en déduire que, contrairement aux jeunes Allemands, les jeunes Français n'ont qu'une image floue du pays voisin et ne s'y intéressent guère.

C'est de cette idée, semble-t-il, qu'est parti l'Institut Goethe lorsqu'il a élaboré la campagne pour la promotion de l'allemand en France (« On a tout à faire ensemble »), lancée en janvier 2004 : la majorité des écoliers français ne perçoivent pas l'Allemagne comme un pays attrayant – tout en reconnaissant par ailleurs l'utilité de parler allemand. C'est également ce constat qui a poussé la Fédération des maisons franco-allemandes, soucieuse « d'opposer aux représentations souvent unilatérales des élèves une image de l'Allemagne plus captivante, plus joyeuse et plus actuelle²⁰ », à lancer en 2001 l'initiative du « DeutschMobil ». Preuve s'il en est que l'image de l'Allemagne peut évoluer : après le passage de la lectrice allemande et de son minibus dans les écoles primaires et les collèges, on enregistre jusqu'à 50 % d'inscriptions supplémentaires en allemand comme deuxième langue vivante (LV2) et 25 % comme première langue vivante (LV1).

Graphique 3 : L'image des Allemands chez les jeunes Français



Source : Sofres-EMNID/Ofaj.

Outre son caractère flou, l'image que les Français ont de leurs voisins d'outre-Rhin reste marquée du sceau du passé : « l'Allemagne est toujours perçue à travers le prisme de la guerre²¹ », comme le note le sociologue Andreas Rittau. Cela apparaît non seulement dans l'enquête précédemment citée, 13 % des jeunes interrogés évoquant spontanément la Seconde Guerre mondiale à propos de l'Allemagne – soit pratiquement autant que ceux

¹⁹ Sondage Sofres-EMNID/Ofaj, *op. cit.* [17]

²⁰ Vois le site du DeutschMobil, <www.deutschmobil.com>.

citant l'Europe (graphique 3) –, mais également aux rayons « Allemagne » de quasiment toutes les librairies françaises, où les ouvrages consacrés au Troisième Reich sont souvent, d'un point de vue quantitatif, largement surreprésentés par rapport aux livres traitant de l'Allemagne d'aujourd'hui. Si les auteurs français ayant une bonne connaissance du pays voisin, et cherchant à en présenter la réalité contemporaine ainsi qu'à relativiser un certain nombre de stéréotypes²² ne sont pas rares, leurs ouvrages ne sont en revanche pas toujours très présents chez les libraires – à croire qu'une Allemagne réconciliée avec elle-même et son environnement régional « se vend » moins bien qu'une Allemagne hantée par ses vieux démons.

Dans la mesure où Français et Allemands se perçoivent de façon aussi différente, il n'est guère étonnant que leurs échanges, en termes de biens culturels en tout cas, soient relativement déséquilibrés. L'image d'une France créative se traduit en Allemagne par des ventes non négligeables de produits éditoriaux, cinématographiques et musicaux. Ainsi, en 2002, le marché allemand a représenté 17,5 % des exportations de disques français²³. À titre d'exemple, les albums de Yann Tiersen (*Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain*) et de Carla Bruni (*Quelqu'un m'a dit*), vendus outre-Rhin respectivement à 150 000 et 100 000 exemplaires, peuvent être considérés comme des succès. Il en va de même des films de François Ozon (*Huit femmes*) et d'Alain Chabat (*Astérix et Obélix*) qui, quelques mois après leur sortie, avaient réuni respectivement 1,3 et 1,5 millions de spectateurs. Souffrant de son image plutôt ennuyeuse, l'Allemagne peine au contraire à vendre ses produits culturels en France. Si, récemment, le film de Bernd Lichtenberg (*Goodbye Lenin !*) a rapidement dépassé le million d'entrées, il représente une exception remarquable. En effet, ces dernières années, les films allemands sont loin d'avoir conquis le public français. La même chose vaut pour la musique. Comme le remarque le responsable du bureau berlinois de l'exportation de la musique française, « en dehors de quelques groupes techno, on ne connaît rien de la nouvelle scène pop allemande²⁴ ». Lorsqu'il s'agit de culture, l'amitié franco-allemande semble donc être à sens unique.

Derrière des perceptions asymétriques paraît en réalité se dissimuler une profonde méconnaissance de l'autre. C'est en tout cas ce que laissent paraître les associations d'idée

²¹ A. Rittau, « Français-Allemands : que reste-t-il de nos désamours ? », *EuropePlusNet*, 3 juin 2004.

²² D. Martin, « Französische Deutschlandbilder seit der Wiedervereinigung. Eine Sammelrezension », *Dokumente. Zeitschrift für den deutsch-französischen Dialog*, n° 3/04, juin 2004, p. 91.

²³ Source : Bureau d'export de la musique française.

²⁴ O. Benyahia-Kouider, « Le disque allemand en quête d'écoute », *Libération*, 30 septembre 2004.

que suscite l'évocation de la France et de l'Allemagne : les images que Français et Allemands ont les uns des autres, qu'elles aient une connotation positive ou non, reposent bien souvent sur des stéréotypes, par définition réducteurs, voire erronés. Les jeunes interrogés dans le cadre de l'enquête Ofaj reconnaissent d'ailleurs leurs lacunes dans ce domaine. Ainsi, seuls 17 % des Français et 16 % des Allemands pensent que les connaissances qu'ils ont de leur voisin sont bonnes ou très bonnes ; 50 % des Français et 43 % des Allemands pensent qu'elles sont faibles ou très faibles. Un test a permis de confirmer la justesse de cette autoévaluation : fin 2002, les jeunes Français interrogés étaient 46 % à savoir que Gerhard Schröder était le chancelier de l'Allemagne, et les jeunes Allemands, 52 % à connaître le président français. Certes, ces résultats ne semblent pas plus mauvais qu'il y a un quart de siècle²⁵, mais ce fait même peut inquiéter, car, étant donné l'importance actuelle des échanges entre jeunes, on aurait au contraire pu s'attendre à ce que la connaissance mutuelle progresse.

En outre, dans certains domaines, Français et Allemands se connaissent de moins en moins bien – même si, là encore, cela est davantage le fait des premiers. Bien sûr, le constat vaut tout particulièrement pour le domaine linguistique, car, derrière l'asymétrie que l'on remarque au premier regard (en 2003-2004, 900 000 élèves français apprenaient l'allemand et 1,6 million d'élèves allemands, le français²⁶), l'érosion des connaissances est flagrante : depuis des décennies, de moins en moins d'Allemands apprennent le français, et de moins en moins de Français étudient l'allemand. Du côté français, seuls 7,9 % des collégiens ont choisi en 2003-2004 l'allemand en première langue alors qu'ils étaient 14,3 % en 1970, et 13,5 % en deuxième langue contre 36 % en 1970²⁷. Le constat de l'ignorance – accompagnée de la clause d'asymétrie – vaut également pour le monde du livre. Dans ce domaine, les échanges entre les deux pays sont là encore déséquilibrés, sans surprise d'ailleurs en faveur de la France (tableau 4) ; mais ils sont aussi et surtout en déclin depuis des décennies. Ainsi, en Allemagne aujourd'hui, seulement 8,7 % des livres traduits reprennent des textes français, contre 25 % dans les années 1960²⁸.

²⁵ Sondage Sofres-EMNID/Ofaj, *op. cit.* [17].

²⁶ Source : Insee et Office fédéral des statistiques.

²⁷ L. Bronner, « L'enseignement de l'allemand attire de moins en moins d'élèves en France », *Le Monde*, 23 janvier 2004. Voir aussi N. Bourcier, « "Sprechen Sie français ?" "Non, danke !" », *Le Monde*, 23 janvier 2003 ; ainsi que C. Hagège, « Plurilinguisme : la dernière bataille », *Le Monde*, 15 octobre 2004.

²⁸ P. Hugues, « Les hauts et les bas d'un mariage de raison », *Le Point*, 22 janvier 2004.

Tableau 4 : Nombre de cessions de droits pour la traduction

	2002	2003
De la France vers l'Allemagne	229	312
De l'Allemagne vers la France	154	85

Source : Syndicat National de l'édition / Centrale de l'édition

Un inéluctable dialogue de sourds ?

Cette méconnaissance est d'autant plus dommageable que Français et Allemands sont loin de partager une culture politique commune, et que la volonté de surmonter leurs divergences représente la raison d'être de leurs relations. Il est vrai qu'en 60 ans, les cultures des deux peuples se sont fortement rapprochées, notamment sous l'influence de l'intégration européenne²⁹. En Allemagne, la démocratie s'est rapidement ancrée dans les mentalités : le « sujet » décrit par Heinrich Mann au début du xx^e siècle³⁰, qui disposait d'institutions démocratiques mais se montrait généralement méprisant à leur égard, a en quelques années laissé place à un citoyen intéressé et prêt à participer activement aux processus de décision du pays. Parallèlement, la France a perdu l'exclusivité d'un certain nombre de ses « spécialités politiques », telle la contestation – on a pu le constater récemment, lors des manifestations organisées outre-Rhin en réaction au programme de réformes sociales du gouvernement Schröder. En outre, on ne peut parler d'une culture politique unique dans un pays fédéral comme l'Allemagne, tout particulièrement depuis la réunification – les différences de mentalités entre l'Est et l'Ouest étant, 15 ans après la chute du mur, loin d'avoir disparu³¹. Malgré cela, les cultures politiques des Français et des Allemands restent nettement distinctes, et continueront d'ailleurs à l'être dans les années à venir : « les différences culturelles, si obscures et confuses soient-elles, ne cessent d'intervenir en créant de nombreuses difficultés dans les communications et dans les coopérations. C'est également le cas pour les Allemands et les Français³². »

²⁹ J. Schild, « Werte und Wertewandel », in R. Picht, V. Hoffmann-Martinot, R. Lasserre et P. Theiner (dir.), *Fremde Freunde. Deutsche und Franzosen vor dem 21. Jahrhundert*, Munich, Piper, 1997, p. 108.

³⁰ H. Mann, *Le Sujet*, Paris, Grasset, 1999, (traduction : P. Budry).

³¹ Voir notamment Office fédéral des statistiques, *Datenreport 2004. Zahlen und Fakten über die Bundesrepublik Deutschland*, Bonn, Office fédéral pour l'éducation civique, 2004.

³² J. Demorgon, « L'interculturel franco-allemand et le monde. L'approche explicative-compréhensive des cultures », in O. Seul, B. Zielinski et U. Dupuy (dir.), *De la communication interculturelle dans les relations franco-allemandes : Institutions – Enseignement et formation professionnelle – Entreprises*, Bern, Peter Lang, 2003, p. 37.

Si cela est ainsi, c'est parce que les matrices culturelles – y compris religieuses – à travers lesquelles sont socialisés les individus marquent de façon non négligeable leurs comportements et systèmes de valeurs, même s'ils n'en sont pas toujours conscients. Ainsi, sans que ses membres soient pour autant sous le joug d'un quelconque déterminisme culturel, chaque société se caractérise par une « inévitable coloration éthique³³ » à laquelle se ramènent certaines préférences collectives. Si l'on suit sur ce point Jacques Pateau, qui a étudié la question interculturelle dans le domaine franco-allemand, l'évolution historique des deux pays explique pour une grande part le rapport particulier que Français et Allemands entretiennent – par exemple – avec le pouvoir³⁴. La culture française s'étant constituée à partir d'une tendance longue à la centralisation et à l'unification, les Français se sont d'après lui habitués à se protéger face à une autorité lointaine et distante, d'où un individualisme marqué et la répulsion à se plier à la volonté directe d'un supérieur, qui s'accompagnent par ailleurs d'une difficulté à prendre des initiatives en dehors des structures du pouvoir. En Allemagne, au contraire, où l'État moderne est apparu plus tardivement qu'en France, les individus ont longtemps été contraints de trouver leur sécurité dans des communautés de type tribal. D'après J. Pateau, cela expliquerait en partie pourquoi les Allemands sont aujourd'hui attachés aux notions de diversité et de proximité, et sont en outre enclins à rechercher le consensus et à intérioriser l'autorité.

Dès lors que Français et Allemands ignorent leurs différences culturelles, parce qu'ils peinent à « sortir de [leur] propre variante nationale, [à] cesser de l'identifier implicitement ou inconsciemment à la seule vraie [...] pour la voir en équivalence à la variante étrangère³⁵ », ils risquent aisément de voir leur dialogue entravé par des malentendus plus ou moins importants. De façon schématique, ceux-ci peuvent être de trois types :

- *L'apparente proximité des positions dissimule les différents processus mentaux et contextes qui les déterminent.* Dans une certaine mesure, le débat public sur l'élargissement de l'Union européenne à la Turquie fait l'objet d'un tel malentendu. Ces derniers temps, il est souvent rappelé que la France et l'Allemagne – ainsi d'ailleurs que la Belgique et l'Autriche – sont les pays où l'adhésion turque est la plus discutée. Mais on sait

³³ J. Habermas, *Die Einbeziehung des Anderen : Studien zur politischen Theorie*, Francfort, Suhrkamp, 1997, p. 255 (traduction française : *L'intégration républicaine: essais de théorie politique*, Paris, Fayard, 1998).

³⁴ J. Pateau, *Une étrange alchimie. La dimension interculturelle dans la coopération franco-allemande*, Paris, CIRAC, 1998, p. 157 sqq.

³⁵ L. Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 135.

moins que les arguments mobilisés de part et d'autre du Rhin sont sensiblement différents. Certes, la question de la dilution du projet européen ou celle de la stabilisation démocratique de la Turquie sont soulevées dans les mêmes termes en France et en Allemagne. Cependant, alors que les Français se préoccupent notamment de la reconnaissance par le gouvernement turc du génocide arménien (1915) et s'interrogent sur l'authenticité de la laïcité turque, les Allemands ont plutôt tendance à discuter de l'identité chrétienne de l'Europe et à se demander quel serait le coût financier d'un tel élargissement.

- *La cristallisation sur un élément passé ou anecdotique de la culture de l'autre occulte l'évolution – et parfois le rapprochement – opéré au cours des années.* On retrouve par exemple ce type de malentendus dans la perception qu'un certain nombre de Français ont du pacifisme allemand. En France, en effet, l'image d'une population allemande résolument pacifiste, telle qu'elle a pu exister dans les années 1950 – la majorité des Allemands étaient alors hostiles au réarmement de leur pays –, est encore fortement ancrée dans les esprits. Or, d'après une enquête réalisée en 2003, les Allemands ne semblent guère plus pacifistes que la moyenne des Européens : 75 % d'entre eux (contre 72 % des Européens) avancent que, s'ils se trouvaient en présence d'une menace suffisamment forte, ils accepteraient de recourir à la force, et ce, en dehors même des règles du droit international ; seuls 20 % d'entre eux (contre 19 % des Européens) semblent réellement pacifistes, c'est-à-dire refusent une intervention militaire, quelle que soit sa justification³⁶.

- *Les protagonistes ne comprennent tout simplement pas les paradigmes auxquels renvoie le débat public du pays voisin.* Ce troisième type de malentendu existe par exemple, entre Français et Allemands, à propos de la séparation de l'Église et de l'État, et ce, bien que l'Allemagne soit désormais un pays sécularisé. Alors que, pour beaucoup de Français, il est difficile de comprendre que les cultes puissent être financés par le biais des impôts, ou que les cours de religion à l'école soient conçus comme une éducation à une vie responsable et autonome – soit l'équivalent des cours de philosophie en France –, les Allemands ont tendance à percevoir la récente loi française sur la laïcité³⁷ comme un signe d'intolérance³⁸.

³⁶ D. Reynié, *La Fracture occidentale. Naissance d'une opinion européenne*, Paris, La Table Ronde, 2004, p. 74 sq.

³⁷ Loi du 15 mars 2004 sur l'interdiction à l'école des signes manifestant une appartenance religieuse.

³⁸ D'après une étude réalisée en 2003 par la Fondation Konrad Adenauer, 64 % des Allemands interrogés affirment que les musulmans vivant en Allemagne doivent pouvoir pratiquer leur religion sans aucune restriction (*Was halten die Deutschen vom Islam ? Ergebnisse einer Umfrage*, document de travail n° 109, mai 2003). En France au contraire, trois quarts des personnes interrogées en 2004 se sont prononcées pour l'interdiction dans les écoles et les lycées publics des signes et tenues qui manifestent ostensiblement l'appartenance religieuse

En même temps, l'idée selon laquelle l'Europe serait chrétienne est fort peu répandue en France³⁹, contrairement à l'Allemagne. Le débat sur la référence aux racines chrétiennes de l'Europe dans le préambule de la future constitution européenne, lors des travaux de la Convention, a montré l'ampleur de l'incompréhension réciproque sur cette question.

Dans ces conditions, doit-on penser que l'ignorance constitue une donnée inhérente à la relation franco-allemande ? Si elle repose sur des sentiments profonds, il est indéniable que l'amitié entre Français et Allemands ne permet pas encore une compréhension suffisante : de part et d'autre du Rhin, chacun ne sait que de façon approximative comment le voisin perçoit les évolutions de la société et réagit aux grands défis contemporains ; certains aspects de la culture politique du partenaire sont encore bien mal connus et les citoyens n'ont qu'une image floue, bien que généralement sympathique, du voisin. Pourtant, il ne s'agit pas là d'une fatalité. S'ils en ont la volonté, Français et Allemands peuvent tout à fait apprendre à mieux connaître leurs ressemblances et différences mutuelles, et ainsi enrichir leur dialogue de manière décisive. L'image positive qu'ils ont les uns des autres ainsi que de la coopération franco-allemande représente d'ailleurs la meilleure motivation qui soit pour améliorer leur connaissance mutuelle.

Partant de la conviction que cela est à la fois nécessaire et possible, le Comité d'études des relations franco-allemandes entend participer à cette dynamique en analysant, dans le cadre des *Visions franco-allemandes*, les débats politiques et l'état de l'opinion publique dans les deux pays, ainsi que les valeurs, traditions et mentalités qu'elles expriment. En abordant les grandes questions de société et de politique européenne sous l'angle de ces déterminants, il espère non seulement renforcer l'amitié entre Français et Allemands, mais aussi et surtout contribuer à leur connaissance mutuelle, indispensable à la poursuite du rapprochement entre les deux peuples.

des élèves (sondage CSA/Le Parisien, « Les Français et les propositions de la Commission Stasi sur la laïcité », décembre 2003).

³⁹ Dans une enquête de 2000, les personnes interrogées sur ce qui rapproche le plus les habitants des différents pays de l'Union répondaient d'abord le marché commun (49 %), les valeurs démocratiques (37 %), le niveau de vie (21 %), une culture commune (19 %), une histoire commune (17 %) et enfin une religion commune (7 %) (sondage Sofres/groupe de journaux de province, « Les Français et l'Europe », mai 2000).